

Fernand Daudelin La tenture automatiste

André Payette

Numéro 67, été 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57902ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Payette, A. (1972). Fernand Daudelin : la tenture automatiste. *Vie des arts*, (67), 32–34.

ANDRÉ PAYETTE

Fernand Daudelin

La tenture automatiste



Comme il y a des peintres lissiers, il y a au moins un peintre *crochetier*. C'est Fernand Daudelin. Il rêve de haute lisse, mais au crochet; il se permet des tapisseries de cinquante pieds carrés. Comme celle qu'il est en train de créer, grâce à une bourse du ministère québécois des Affaires Culturelles. Et comme, en 1967, il avait fait une tapisserie de trente pieds de longueur sur sept pieds de hauteur, qui se trouve aujourd'hui accrochée dans le hall de l'École de Technologie de Sept-Iles.

A trente-sept ans, Fernand Daudelin a fait tous les métiers et bien des ouvrages, avant de ne faire que de la tapisserie. En Colombie-Britannique, au fond des bois, où il s'était réfugié après un long et tumultueux séjour au Mexique, voyant les bûcherons faire du tricot durant leurs loisirs, Daudelin, lui, se mit à faire un tapis au crochet. De gris et de blanc, ce tapis abstrait, mais « ressemblant à un paysage », devait déterminer pour l'avenir son moyen d'expression. « C'était dans la manière. » Fernand est le frère cadet de Charles Daudelin, peintre et sculpteur, et de Georges Daudelin, architecte-paysagiste.

« Il y a des femmes qui font au crochet du très beau travail. Ma technique est la même; mes sujets sont différents.

Mais je trouve que bien de ces artistes ont une excellente technique. Un jour, peut-être, serai-je tenté par le figuratif. »

Pour l'instant, Fernand Daudelin a délaissé la tapisserie d'après carton. C'est d'après carton que sa grande tapisserie de Sept-Iles avait d'abord été choisie par l'architecte. Il s'était ensuite réfugié loin des sollicitations de la ville, dans les Cantons de l'Est, où, avec l'aide d'une exécutante locale dans une vieille maison aménagée en atelier, durant six mois, il additionnait minutieusement chaque point de son ouvrage. Pas une seule fois, durant toute la durée de l'exécution, il n'eut le recul nécessaire pour voir l'ensemble de son travail. Jusqu'au printemps. Le jour sec venu, il déroula la longue bande de laine au flanc d'une butte comme une cible, puis lui tourna le dos et courut en sens contraire sur une centaine de pieds. « J'avais eu la chienne durant six mois. En courant cette fois-là, j'ai eu peur. Au point de renoncer, peut-être, à me retourner et à regarder. » Daudelin s'arrêta, se retourna et regarda. « C'était exactement ce que j'avais voulu faire. J'ai dansé de joie dans le pré et dans le printemps. »

Aujourd'hui, devant son métier — un cadre de bois recouvert d'un canevas — qu'il a lui-même construit dans le salon double illuminé d'un troisième

1. Fernand DAUDELIN au travail dans son atelier.
(Phot. Gabor Szilasi)

2. Fernand DAUDELIN
Sans titre, 1972.
82 po. sur 88; Réalisée pour le Carleton Hotel
Tower, Ottawa.
(Phot. André Cornellier)



3. Fernand DAUDELIN

Sans titre, 1971.

3 pi. 1/2 sur 4.

étage de la rue Cartier, aux abords du parc LaFontaine, Daudelin, huit heures par jour, poinçonne le journal quotidien de ses sentiments et de ses humeurs. Comme un journal littéraire, c'est celui, de couleurs et de repos de blancs, d'un artiste aux prises avec des matériaux de laine et de coton brillants. Sa période qu'il qualifie de *rectiligne* (rectangles et carrés lumineux, marqués de jaune et de noir) avait aussi le modèle des cartons. Aujourd'hui, c'est le solo d'un *jam session* de couleurs. « Toutes les couleurs y passent: comme je vis seul, j'ai besoin de vivre avec la couleur. » La couleur surgit de partout sur cette surface de cinquante pieds carrés. « Je m'ennuyais de la couleur. »

Depuis sa période rectiligne, Daudelin avait effectué un voyage en Grèce. En un an, il n'y avait fait qu'une seule tapisserie. Des beiges, des blancs, des bruns. Peu de couleurs vives. A son retour au Québec, il hésite, ne produit pas, part au Maroc et rentre vite, se trouve un logement rue Colonial, à Montréal. C'est alors toute une série de tapisseries où les blancs rivalisent avec les blancs lorsqu'ils ne se marient pas avec eux; il est plongé dans une production sans répit. « Lorsque je travaille, je travaille beaucoup, sans congé. Puis, j'ai besoin de repartir ailleurs, loin. Ou bien je change de logement. J'ai toujours des logements dont le loyer est peu élevé. Je reste plus libre de faire ce que je veux. Mes déménagements — ils sont nombreux — marquent toujours un changement de période pour moi. Autrefois, je changeais souvent d'emploi. Aujourd'hui, je reste toujours fidèle à la tapisserie. Mon instabilité, je la satisfais dans les déménagements ou les voyages. »

Les grandes tapisseries sont des commandes. Ou résultent d'une bourse. Comme celle d'aujourd'hui. Les autres ont des formats de tableaux. « Il faut bien pouvoir les vendre. »

Les vendre, oui, pour la réalisation d'un rêve à long terme. Il voit son atelier installé dans la campagne, un vaste atelier où il aurait plusieurs exécutants avec lui. Pour y continuer sa propre création de tapisseries. Mais, aussi, pour réaliser des cartons de peintres. « Ce qui m'effraie dans cette entreprise, c'est d'avoir à rencontrer toujours et continuellement des gens pour établir des contacts. Le travail d'atelier me passionne, mais pas celui de frapper aux portes. » Jusqu'à maintenant, Fernand Daudelin s'est satisfait d'une vie simple et austère. « Je suis un solitaire. Pour me lancer dans l'entreprise à laquelle je peux parfois rêver et dont je me sens capable, il me faudrait une sorte d'agent qui

comprenne ce que je fais et surtout ce que je veux faire. »

Avec un simple crochet, Daudelin découvre un nombre étonnant de possibilités, d'effets picturaux: des reliefs différents, des couches superposées comme en peinture.

Né à Granby, Fernand Daudelin dirigea pendant une courte saison — du temps qu'elles étaient à la mode — une boîte à chansons, *Le Baratin*. En 1965, il obtient le premier prix du concours artistique des arts appliqués du Québec avec une tapisserie qu'il avait nommée *Bête sous la neige*.

Je n'ai encore rencontré personne que n'aient pas troublé les voyages de laine de Fernand Daudelin.

English Translation, p. 8

